

LE VOYAGE EN AUTRICHE

Personnages :

Le professeur de lettres
 Le professeur de mathématiques
 L'informaticienne
 L'adjudante chef en retraite
 La romancière

Ce récit, basé sur des notes prises sur le vif, est authentique, toute ressemblance avec la fiction serait un effet du hasard...

Situation des personnages :

Le professeur de lettres est l'époux de la romancière
 L'informaticienne est la concubine du professeur de mathématiques
 Le professeur de mathématiques est le fils légitime du professeur de lettres et de la romancière
 L'adjudante chef en retraite a des liens spirituels et affectifs avec tous.

7 juillet 1983

Départ de Montpellier. Les deux professeurs ont un premier problème à résoudre : caser cinq sacs et cinq personnes dans une Peugeot 104. Ces deux intelligences font aussitôt leurs preuves.

L'itinéraire est encore assez flou. Mais l'objectif principal est : Vienne (Autriche). Ceci pour assouvir les fantasmes de la romancière.

En dernière minute il est décidé de traverser l'Italie et de passer la frontière à Vintimille. De bonnes résolutions sont prises : ne pas étaler son anatomie dans l'habitacle de la voiture, ne fumer qu'aux arrêts, à l'extérieur, etc... etc.. L'enthousiasme et la joie règnent.

Dernier repas en France (pas de limitation aux appétits, on a tous des carnets de chèques) : 13 H à la Cafétéria du Géant Casino de Cannes.

La romancière (qui est la présente narratrice) inaugure un carnet neuf à spirales avec la ferveur d'un néophyte. Assoiffée de pittoresque elle note ceci : dans cette cafétéria les toilettes pratiquent moins qu'ailleurs la ségrégation des sexes, d'un côté la porte des "Dames", de l'autre celle des "Hommes" mais aussi des Handicapés (silhouette stylisée d'un fauteuil roulant). Il ne faut pas critiquer ces notes. La suite du voyage fera la preuve que dans ce genre de voyage les W-C. ont une certaine importance.

A la frontière italienne aucun douanier ne manifeste d'intérêt pour les fameux carnets de devises qui ont nécessité tant de démarches et provoqué tant de soucis. Les voyageurs découvrent avec amertume qu'ils auraient pu bourrer leurs chaussettes et leurs slips de billets de cent francs. Mais les jeux sont faits.

L'après-midi se passe à traverser l'Italie. Il fait chaud. La lumière blesse les yeux, le passage de nombreux tunnels les repose. Le professeur de mathématiques ne connaît pas l'Italie. Il voudrait s'arrêter un peu, visiter... On ne l'écoute pas. La plaine du Pô est ainsi avalée dans l'insipidité des autoroutes. Le Pô est franchi exactement à 17 H 40, mais on ne lui accorde qu'un bref regard fatigué. Il est vaguement question de dormir à Milan mais tout compte fait pour aller plus vite on choisit la petite ville de Pavie. Ce nom dit quelque chose à tout le monde mais seul le professeur de lettres est capable de donner des précisions. Les esprits s'attristent en apprenant que, c'est le lieu d'une défaite (François I^{er}). Mais tous ont soif et Pavie va leur offrir leur première bière !

L'adjudante et la romancière qui sont deux vieilles amies prétextent les fatigues de l'âge mûr et s'attardent au bistrot en évoquant sentimentalement leur jeunesse tandis que les trois autres partent en quête d'un hôtel pas trop cher. Mollement installées dans une balancelle capitonnée, vaguement éméchées par la bière, elles font du mauvais esprit à cette terrasse de café. Pavie leur semble tout à fait du même genre que Castres (Tarn). Pendant ce temps les deux professeurs et l'informaticienne se livrent dans divers

hôtels à des marchandages sordides. Le professeur de lettres a presque retenu une suite luxueuse dans un palace ! Pour finir ils choisissent deux chambres dans un hôtel près de la gare. Ce problème réglé, ils vont tous les cinq manger dans une modeste pizzeria où ils sont admirablement bien traités par un jeune serveur impubère mais très appliqué. Le vino rosse leur redonne quelques forces. Ensuite c'est Pavie by night... de gentilles ruelles sans grande animation.

8 JUILLET

Le programme est établi clairement : pique-nique et bain dans un lac italien avant de foncer en Autriche. Les courses se font dans un patelin béni où les commerçants semblent comprendre l'italien livresque du professeur de lettres. On retiendra l'achat d'une pastèque de 6 Kg (anguria). Cette pastèque sera dévorée presque en entier sur les bords poussiéreux du lac Di Gardio dont l'eau très propre est tentante. Certains se baignent. Mais une certaine nervosité pointe sournoisement dans les esprits en raison de l'entassement des corps dans l'automobile. On frise même la névrose (peur de l'accident).

Une halte à Vérone permet de visiter succinctement le musée et d'acheter enfin une carte de l'Autriche. Quelques cartes postales sont également acquises dont une méga-carte avec le balcon de Juliette, à l'intention de Papa (le père de l'informaticienne). La poste étant difficile à trouver cette carte écrite demeure poche restante.

Sur l'autoroute la flèche du péage de Venezia provoque du mauvais esprit chez le professeur de mathématiques et chez l'adjudante qui n'ont jamais mis les pieds dans ce site célèbre et râlent de passer si près sans s'arrêter. Le professeur de lettres fait d'imprudentes promesses pour l'avenir et fonce résolument vers l'Autriche.

Suants et ankylosés les passagers se résignent. Mais leur moral est en berne. Le ciel se met à l'unisson. Il contient maintenant d'affreux nuages gris, presque noirs qui semblent faits d'une matière lourde et déplaisante. L'orage monte. La frontière autrichienne s'annonce, elle défile par écrit au-dessus de leurs têtes sur les panneaux de l'autostrade. Villach... Un nom bizarre, mitigé. La romancière se plaît à l'analyser. N'y trouve-t-on pas un mélange de coquetterie agreste et de langage boche ? La pluie se met à tomber et le passage de la frontière manque d'entrain. Quelques incompréhensions mutuelles autour du coffre de la voiture pour piocher parapluies et imperméables tendent momentanément les relations intergroupe. A 20 heures, les cinq touristes sont installés dans un vaste self-service, aussi intime qu'un hall de gare, et ingurgitent sans plaisir un goulasch infect qui leur est vendu à prix d'or. L'adjudante chef et la romancière sont en froid. Tout le monde est agacé par une histoire de bons d'essences italiens qui n'ont pu être utilisés dans les stations services à péage automatique.

A 21 h c'est vraiment L'Autriche ! Il fait nuit, mais c'est une nouvelle vie qui commence, n'est-ce pas ? Ici les Zimmers (chambre d'hôtes) poussent comme le chiendent au bord des routes. A la troisième, naïvement, ils s'arrêtent. Ils s'émerveillent de la facilité des choses. Ils oublient simplement que ces chambres sont justement sur la route, une route où les poids-lourds qui viennent de la frontière (ou s'y rendent) font un tapage épouvantable. Ils ignorent qu'en Autriche il n'y a pas de contrevents aux fenêtres.

Les chambres sont propres. Elles sont pourvues de cabine-douche en verre dépoli qui les fait rire. Et puis il faut faire connaissance avec le lit autrichien. Finis les draps ! finies les couvertures ! une couette remplace tous ces impedimenta. En raison du différend passager entre la romancière et l'adjudante cette dernière décide de partager la chambre des jeunes concubins.

9 JUILLET

Après une nuit d'insomnie, oh ! merveille, petit déjeuner à la carte ! L'informaticienne, friande aux aurores de soupe paysanne et de fromage y trouve là son compte. Le moral de la troupe est excellent. D'ailleurs il fait beau.

Il est décidé de faire quelques achats pour midi et de pique-niquer. Le marché se fait à Klagenfurth. Une ville bien charmante sous le soleil. Ils se dirigent vers le "zentrum" (le centre). Des allées fleuries, une fontaine typique (un petit pisseur ventru) et un dragon légendaire dont l'effigie de pierre semble là pour égayer les gens. La romancière devait découvrir par la suite que Klagenfurth est la ville natale de Robert Musil. Les achats s'effectuent là dans un grand désordre de l'esprit. On souhaite ceci et puis cela et on s'embrouille. Comment matérialiser des désirs tellement primesautiers quand on ne sait pas un mot d'allemand ? Chez un traiteur on aimerait s'asseoir et consommer sur place pour tout simplifier (on peut toujours se débrouiller en montrant du doigt ce qui vous tente). Mais un pique-nique, tout de même ! Les charcuteries trop roses sont donc empilées au hasard dans des sachets de plastique. On verra

bien. Les deux professeurs s'occupent de leur côté de l'achat du vin, breuvage que la romancière a coutume de réclamer avec l'enthousiasme de tout créateur habitué aux paradis artificiels. Ils racontent ensuite qu'ils ont fait emplette dans une sorte de temple de la boisson luxueux et discret. Une vendeuse d'âge mûr, d'allure sacristine, a su aussitôt reconnaître leur désir malgré leur discours laborieux et bégayant. Elle les a fait descendre, disent-ils, dans une auguste et sombre cave située en dessous du magasin.

Les vins se révèlent épatants. Un vin rouge plein de personnalité (Surgender Blau Wein Bangebret Krems). Un vin blanc suprême (Welschriesling Kabinett). Bien entendu ces notations faites sur le moment et dans l'euphorie de la dégustation ne sont pas garanties.

Le pique-nique est prévu au bord d'un certain "lac chaud". Mais ce lac se révèle sur-encombré d'ébats nautiques, et seuls les concubins prennent un bain. Ensuite il semble préférable de s'éloigner du grouillement humain. Un petit bois se présente. On s'y faufile et comme il fait chaud on se met à l'aise (en sous-vêtements). Vautrés sur des couvertures on déguste la charcuterie trop rose qui n'a rien de toulousain, hélas. Le vin est bu jusqu'à la dernière goutte. L'euphorie atteint son comble quand l'adjudante, toujours en éveil au sujet des miracles de la nature, découvre que le petit bois est rempli de framboises. Si la romancière ne réclamait aussi fort son deuxième paradis artificiel, le café, ils resteraient bien là jusqu'à la nuit.

Ils arrivent donc dans un bistrot spacieux. Large terrasse plantée de parasols, serveuses robustes vêtues du costume autrichien (robe paysanne, guimpe blanche, tablier). Le tablier de ce costume est aussitôt conspué par la romancière, il est traité d'emblème ancillaire. L'adjudante met son grain de sel et note que la femme autrichienne à son avis ignore l'usage de la pâte dépilatoire. Elle a, dit-elle, le mollet musclé mais poilu. Mais le café est bon. Léger, aromatique. La romancière, toujours sous l'effet du Burgunder Blau se retire discrètement. Elle revient de cet endroit discret que l'on nommait au grand siècle "garde-robe" en brandissant son carnet et en recapuchonnant son bic. On l'interroge. Elle livre quelques bribes de sa méditation. Les proportions nobles du water-closet (siège imposant comme un trône, poli du carrelage, etc..) ont éveillé son intérêt. Il semble, prétend-elle, qu'on aborde ici un pays de civilisation anale. Le postérieur des gens y est voué à un culte. ... On la traite gentiment de fofolle et on remonte dans la 104..

En route pour Gratz !... Et Gratz, oh ! merveille ! est tout aussi plaisant que Klagenfurth. Un ravissant petit tramway rouge apporte un charme supplémentaire à cette cité. Où dormir ? L'informaticienne après avoir consulté le Guide Bleu de Francis Armaignac signale qu'en Autriche après sept heures du soir il est impossible de se faire servir un repas. Il est 18 H. Vite, vite une chambre ! Le premier hôtel est le bon. Il s'intitule "Maria Hilfe" ce qui veut dire "Notre Dame du Bon Secours". Comment ne pas être en confiance ? Evidemment c'est cher. On tente de marchander. Oh ! miracle, ça marche. On obtient finalement des chambres à moitié prix. Mais où déposer les ordures du pique-nique dans une ville aussi propre que Gratz ? Le professeur de lettres s'oppose à un abandon sur le trottoir. Son fils confie alors le sachet de plastique bleu au préposé à la réception de l'hôtel. Ce dernier s'empresse et l'adjudante comprend ce qu'il va faire, il va tout bonnement l'entreposer dans le réfrigérateur des cuisines ! On essaye de se faire comprendre, par gestes. Avec un sourire complice l'employé place alors l'infect sac qui contient des écorces de pastèque et des épilures sous son comptoir ! L'informaticienne règle enfin cette question épineuse grâce à quelques mots d'anglais.

Mais où manger ? Ils partent dans Gratz avec appréhension, il est presque sept heures ! Un premier snack refuse de les servir. Mais on notera pour mémoire que la serveuse, Sabine, est une des premières autrichiennes dont les pieds sont chaussés de bizarres et lourdes sandales de cuir brun, d'allure orthopédique. L'informaticienne, dont l'appétit est bien connu, ne s'attarde pas à ces contemplations futiles ! Elle a vu, dans une rue voisine une enseigne qui parle à son estomac : une écrevisse en tôle découpée. Ils y vont et découvrent ce qu'ils cherchaient : un restaurant épatant. Au bout d'un couloir obscur une vaste cour à l'italienne où les touristes ont tout loisir de manger à n'importe quelle heure. Ils s'attablent. Ils commandent des topinambours farcis arrosés de vin blanc. Le moral est au zénith. On en vient aux astuces de mauvais goût avec la découverte du terme de politesse allemand ! "bitte". C'est à qui de ces dames dira le plus souvent "bitte" au jeune serveur musclé ! Ensuite, le cœur en fête, ils déambulent dans les rues de Gratz. Elles s'obscurcissent lentement tandis que les lumières vives des enseignes prennent la relève. Le petit tramway rouge sillonne vaillamment la ville. Il est suivi à la course (sur les trottoirs) tant que faire se peut. Il est exalté verbalement de mille et mille façons (surtout par la romancière que le vin blanc rend lyrique).

Ils retrouvent enfin l'hôtel "Maria Hilfe" (trois étoiles), vide de touristes. Tout le monde n'ayant pas le toupet d'en marchander les prix.

10 JUILLET

Le lendemain matin, après quelques menus incidents (le professeur de lettres faillit abandonner son bridge sur la tablette du lavabo), ils quittent Gratz dans un état d'esprit euphorique. Vienne (but du voyage) sera leur prochaine étape. Les imaginations s'enflamment déjà. L'informaticienne, pourtant de nature positive, subit la contagion générale. Elle parle de son père qui a toujours rêvé de visiter Vienne et la présence morale de Papa s'installe progressivement dans la voiture. Papa a formulé un vœu que sa fille se promet d'accomplir pieusement : déposer à son intention une rose rouge sur la tombe de Beethoven. Aussitôt la romancière ne veut pas être en reste. Elle assure que sa propre sœur lui a demandé de déposer une rose (mais blanche) sur la tombe de Schubert. L'adjudante ricane. Va-t-on là-bas pour faire la tournée des cimetières ? La 104 est bourrée à craquer de fantômes musicaux.

Mais où manger ? Il faut se décider avant midi, sinon... Le frère aîné de l'adjudante ayant fait jadis son S.T.O. à Viener Neusdat, non loin de Vienne, on choisit ce patelin. Elle pourra ainsi satisfaire à la promesse qu'elle lui a faite d'avoir une pensée fraternelle en traversant ce lieu. Viener Neusdat se révèle comme une petite ville agréable, bien guérie des affreux bombardements subis du temps d'Albert. Il fait horriblement chaud sur la vaste place carrée inondée de soleil. Une halte rapide à la gare permet à l'adjudante de poster une carte-témoin. Ensuite, renonçant à la couleur locale, ils s'engouffrent dans un restaurant italien. Ils dévorent spaghetti, lasagnes et gelatti, à peine troublés par les regards des ouvriers cantonniers occupés à réparer le trottoir. Le café est bu dans un bistrot sur la place centrale. La serveuse n'étant pas très aimable, on lui vole aussi sec un des jolis pots à lait du plateau (ce geste sera répété plusieurs fois en cours de voyage).

C'est également à Viener Neusdat que sont cueillies les premières roses nécro-romantiques, sur le bas-côté fleuri d'une coquette avenue. On les confie à la romancière qui a pour fonction de les tenir bien droites dans un gobelet de plastique rempli d'eau, pendant la suite du trajet.

On reprend la route. Les panneaux se succèdent. On apprend soudain à orthographier de façon snob et correcte la ville convoitée. La romancière note en lettres capitales sur son carnet : WIEN .

A 16 H 25 un bel étalement de toits gris et roses envahit l'horizon. A 16 H 30 (heure historique) la 104 pénètre dans les faubourgs de Wien.

Faut-il tout dire d'un voyage ? ou faire un choix toujours difficile entre l'anecdote et le grand sentiment ? Ici, la narratrice est dans l'embarras. En relisant ses notes elle ne trouve aucune trace exploitable de sublime.

Une halte à l'information-touriste est le premier contact des voyageurs avec la capitale autrichienne. Deux hôtesse sexy capables de baragouiner trois ou quatre mots de français sont prises d'assaut par les deux professeurs sous l'œil un peu narquois de leurs compagnes. Tout est d'une facilité terrifiante. Des chambres sont louées par téléphone dans une pension de famille "modeste mais suffisante" comme le dit la chanson. Plan en main ils y parviennent sans difficulté. Ils trouvent même à se garer au pied de l'immeuble ! L'enthousiasme est à son comble. Voilà un pays bien organisé ! etc...etc..

Il fait horriblement chaud. Les chambres sont de vraies étuves. Les fenêtres donnent sur une cour profonde comme un puits. A cette heure tardive les murs ont emmagasiné la chaleur comme les parois d'un four. Mais qu'importe ? On est à Wien !

Les choses se gâtent sans tarder. L'informaticienne en revenant du pipi-room bavarde avec le réceptionniste. Elle découvre que la fameuse réservation est tout à fait aléatoire. Elle renonce aussitôt à baragouiner un allemand sommaire, laborieusement extirpé de sa mémoire scolaire et continue sa conversation en anglais. Le professeur de lettres lui en fait reproche, mais elle hausse les épaules. La voici informée. Les chambres ne sont libres que pour la nuit à venir. De mystérieux clients les ont retenues pour le lendemain soir. L'affaire n'est pas tout à fait claire.

Douchés et changés ils quittent la pension, résolus à vivre dans l'immédiat. En premier : manger ! décide l'informaticienne qui se consacre de toutes ses forces vives à faire basculer dans le réel ce petit troupeau irresponsable. Il est presque sept heures. Ils s'engouffrent donc très vite dans un salon de thé restaurant, sans avoir eu le temps d'accorder leurs rêves à ce qui les entoure. C'est un endroit rétro et charmant. Ils commandent des escalopes viennoises (de porc), des pâtisseries et un vin blanc O.K. Une fois repus, ils partent enfin se promener.

Ils sont prêts à s'extasier sur tout. La cathédrale San Stéphan se dresse devant eux avec son toit de tuiles de couleurs semblable à une tapisserie au petit point. Ils entrent. Dans la pénombre les vitraux à damiers clairs sont éteints, il est trop tard. Ils se promettent de revenir au moment du plein soleil. Le professeur de mathématiques dont le comportement est en général doux et conciliant fait un peu de mauvais esprit dans l'espoir d'extorquer un cri à sa mère. Il déclare (avec l'accent de Bab Sâdoun) que nous

avons bien mieux chez nous. La cathédrale de Chartres, par exemple... Il est aussitôt tancé vertement. Il ne va pas tout gâcher, non ?

La nuit tombe. Ils se dirigent vers le Danube, après avoir lu dans le Guide Bleu que c'est seulement un canal aménagé sur un des bras du fleuve. Ils descendent se promener sur les bas côtés en ciment. Ils s'assient sur un des nombreux bancs installés là pour la commodité des passants. Une nuée de moustiques les attaque. La romancière et l'adjudante fument comme des locomotives pour les décourager. C'est tout de même un endroit paisible et frais. Malgré l'heure tardive quelques vieilles personnes s'y promènent seules en toute tranquillité. Les horribles slogans modernes (violence, délinquance, etc.) n'ont pas atteint le centre de Wien. Ils reprennent leur marche. Sous un réverbère un jeune musicien se tient debout devant un pupitre et une partition. Il répète inlassablement sur son trombone un motif musical et rien ne semble pouvoir troubler cet apprentissage. Ils le dépassent. Ils se retournent pour le voir encore regrettant de n'être pas Cartier-Bresson. Au-dessus d'eux, ils voient un tramway rouge s'élançant de temps à autre le long d'un pont en clignotant de toutes ses lumières. Tout cela entretient leur joie

Le guide (vert ou bleu) est là bien serré sur leur cœur, avec ses noms, ses explications, ses étoiles pour les détours. Dans leur tête c'est une curiosité bien différente... les sensations s'entremêlent dans la confusion... ils ne cessent pas de rire.

11 JUILLET

L'adjudante a ce matin-là un réveil plein d'agressivité. On en conclut qu'elle va mieux, malgré les pronostics qui émanaient de sa bouche la veille au soir sur l'état de délabrement avancé de sa santé. Impossible de garder les chambres pour tout le séjour. Vite, il faut retourner à l'information-touriste et supplier les deux pin-up de recommencer leurs recherches. Les deux professeurs manifestent de l'enthousiasme pour cette démarche qui durera toute la matinée. En effet, ils vont découvrir avec stupeur que les chambres qu'ils viennent de quitter leur sont à nouveau proposées par téléphone, mais à tarif double!

Vers onze heures, après de multiples détours car le plan de Wien offert par l'information-touriste est faux, ils arrivent enfin à la pension Pani où ils pourront séjourner sans dépenser toutes leurs devises. C'est un brave petit hôtel de banlieue avec chambre sur cour. Hébétés de chaleur et de fatigue ils sont surpris d'entendre la romancière formuler quelques vœux concrets. Visiter le Prater, par exemple. Ce projet les ranime. En effet il fait au moins 40° dans la grande ville qui semble devenue toute sèche et poreuse. Lever les yeux sur des monuments, avoir des pensées intelligentes semble tout à fait impossible.

Les voici donc au Prater. L'endroit convient à leur état d'esprit. Un parc fait de pelouses et d'arbres, une fraîcheur tentante. Le professeur de lettres annonce qu'il va faire une petite sieste là, au pied de cet arbre-ci et surtout que personne ne le dérange. "Manger !" dit alors l'informaticienne un doigt sur le cadran de sa montre. Justement une gargote affiche des prix abordables. Ils s'y installent et dévorent quelques saucisses arrosées de bière. La patronne est brune. Elle a les cheveux crépus, l'allure mince et vive et devine chaque souhait avec intelligence. Elle est aussitôt qualifiée de tzigane par nos cinq touristes. Wien étant, n'est-ce pas, la plate-forme... etc...

Le professeur va ensuite s'installer où il a dit. Il fait la sieste non loin d'un clochard. Les deux vieilles amies partent d'un côté, les deux amoureux partent d'un autre. Ils s'enfoncent par des voies différentes dans une sorte de ville de carton pâte ahurissante. Ils plongent dans un océan de flonflons et de cris. Tout cela est à deux pas de la belle ombre fraîche du parc. Par souci de concision la romancière note alors dans son carnet : "genre Disneyland", ce qui est une affirmation toute gratuite car elle n'a jamais mis les pieds aux U.S.A.. Bras-dessus bras-dessous avec l'adjudante-chef elle sent presque un demi siècle s'effacer soudain de ses épaules. Il y a une espèce de chenille qui emmène des gens hurlants dans un palais de carton-pâte où se dressent ici et là des squelettes agités et ricaneurs. Au premier étage de ce palais un jeune garçon en chair et en os crie de terreur à une fenêtre. L'adjudante, rompue aux horreurs de la guerre, rassure aussitôt son amie, il est payé, c'est un figurant. Ensuite elles découvrent un mini chemin de fer à deux places où trônent impavides une Cécile et un Adrien autrichiens. Elles redeviennent un instant grand-mères mais voilà qu'elles se trouvent ensuite face à face avec elles-mêmes dans des miroirs déformants ! "Nous ne sommes pas si grosses !" décrètent-elles en s'éloignant à toute allure. Plus loin c'est enfin la fameuse Grande Roue que l'on connaît si bien grâce à Orson Wells.

La narratrice ne parlera pas de cette grande roue-là, il lui est impossible de parler de ce qu'elle ne connaît pas. Sujette au vertige, elle laisse les autres en expérimenter les effets et va prendre la place de son époux au pied de l'arbre. Elle dort un petit coup aux côtés du clochard.

La grosse chaleur s'apaise. Ils décident de voir enfin le Danube puisque le Prater s'étend entre ses deux bras.

Le Danube, bien entendu, n'est pas bleu. Ils voient une eau verdâtre aux reflets pisseux sillonnée de quelques péniches. Un pont de béton, de hauts immeubles modernes achèvent de détruire le mythe. Le professeur de lettres et l'adjudante s'assoient sur la berge pour rêver. Les amoureux et la romancière décident de traverser le pont. Au milieu de ce pont l'informaticienne et la romancière esquissent quelques pas de valse pour le principe, tandis que le prof de math prend des photos. Au terme du pont ils découvrent un plan d'eau aménagé en piscine. Des gens presque nus se baignent où se dorent au soleil sur la berge sableuse. Ils constatent alors que le métro passe dans les flancs de l'horrible pont. Les viennois se sont arrangés là une plage épatante, d'accès facile.

Avant de quitter ce Danube utilitaire ils cueillent à nouveau une rose rouge et une rose blanche, les précédentes ayant déplorablement perdu leur fraîcheur.

Ils retournent enfin au centre ville. Ils courent à la cathédrale afin de voir les vitraux sous le soleil. Les délicats pavages de verre livrent maintenant une lumière délicate, dont les teintes roses ont un pouvoir apaisant. Mais l'orage menace. Ils s'égaillent autour de la cathédrale à la recherche de cartes postales et autres bêtises. Il pleut. Les voici tous dans une rue piétonne qui débouche sur la place de la cathédrale. Cette rue est animée. Des musiciens jouent. Ils retrouvent avec bonheur le tromboniste du canal, toujours solitaire, toujours consciencieux, il a simplement ce soir une chemise propre et un veston, un plus grand standing. On entend une valse. Le professeur de lettres invite l'informaticienne et les voilà qui valsent sous la pluie ! L'adjudante, le professeur de math et la romancière applaudissent bruyamment. Mais cela n'a aucun effet contagieux. Les viennois semble-t-il, vivent à leur idée et ne s'en laissent conter par personne. Quand il pleut, par exemple, ce sont des gens qui se mettent aussitôt à l'abri. Toute activité à l'extérieur leur semble pure folie. Les sièges des bistrotts sont rabattus illico contre les tables et si vous avez soif, malgré la moiteur de l'orage, vous boirez à l'intérieur ! L'informaticienne et l'adjudante, toutes deux fort têtues, obtiennent avec difficulté d'être servies sous une pergola. Elles essuient la pluie sur les sièges avec des kleenex pour apaiser la conscience ménagère de la serveuse. Ils s'écroulent tous les cinq sur les chaises. Ils boivent enfin. Ensuite, ils font des mots d'esprits sur les cartes postales (un lad zoophile est ainsi envoyé à Tunis).

"Manger !" dit alors l'informaticienne un doigt sur le cadran de sa montre. Les voici partis. Ils s'engouffrent par erreur dans une sorte de cave luxueuse qui s'avère être un restaurant hongrois. Un serveur très beau séduit l'informaticienne et la romancière. Ils restent. Ils dévorent là un goulasch aux gnocchis arrosé de vin blanc et ensuite des pâtisseries chaudes délicieuses. Après un tel repas il n'est pas question de regagner la pension Pani tout de suite. Ils décident de faire une première approche de Schonbrunn. Juste le temps de voir le palais impérial illuminé par les projecteurs.

Bien entendu c'est juste le soir de relâche des illuminations. Ils voient seulement une grande cour carrée aussi gaie qu'une cour de caserne. Une problématique façade très sombre et c'est tout. Mais l'adjudante est prise d'un besoin pressant. Elle n'ose faire ça au milieu de la cour malgré l'obscurité totale. On cherche donc un "Herren-Damen" du côté de la conciergerie faiblement éclairée. La romancière qui n'abandonne jamais l'adjudante dans l'adversité s'engage avec elle dans un couloir lumineux. Soudain, elles n'en croient pas leurs yeux ! Au fond de ce couloir passe un splendide valet de pied poudré en costume du siècle dernier. Puis un autre valet tout aussi poudré et impassible ! Et voici qu'en sourdine s'élève des entrailles de la bâtisse une joyeuse musique typiquement viennoise ! Très excitées elles s'avancent et vont jusqu'au bout du couloir. Un merveilleux homme en frac, le teint rehaussé de fard, vient alors à leur rencontre. Il leur tend les bras comme s'il les attendait. Peureusement elles s'approchent serrées l'une contre l'autre. La musique grandit et pffft ! l'homme merveilleux disparaît. C'est un ténor. Elles l'entendent chanter. Ah ! si elles en avaient l'audace ! encore quelques pas et ce serait les coulisses. Mais l'adjudante se tortille de plus en plus. La romancière propose qu'elle aille se soulager sur la scène, en pleine opérette, fesses face au public. Cette éventualité manque de libérer brutalement la vessie de l'adjudante tant celle-ci rigole, mais le concierge arrive avec un air tellement désagréable... Elles s'enfuient.

Le retour à la pension Pani est difficile. On s'égare avec de mauvais plan. Les disputent gonflent, éclatent. On s'arrête près d'un pont pour consulter encore ce maudit plan. La romancière n'a pas l'esprit topographique mais par contre un grand sens de la solidarité féminine. Elle entraîne l'adjudante, lui trouve un buisson près du pont, fait écran de sa personne et ouf !... Cet incident est d'importance. Par la suite, chaque fois qu'ils se perdront en cherchant la pension Pani, le buisson de l'adjudante sera un repère sûr. Cette première fois, il leur faut encore être mis sur la voie par un brave camionneur autrichien un peu éméché, qui s'excusera beaucoup d'avoir toujours été dernier en français quand il fréquentait l'école.

La rose rouge et la rose blanche sont mises (deuxième édition) dans un gobelet sur la tablette du lavabo. Le sommeil est difficile à trouver avec l'incessant trafic des autocars urbains sous leurs fenêtres.

12 JUILLET

Réveil général un peu grognon ce jour-là, mais le petit déjeuner de la pension Pani est confortable ce qui plaît tout particulièrement à l'informaticienne (mais ne nous répétons pas !). Le seul point noir de la pension de famille c'est tout compte fait la femme de chambre. Un gros tas gélatineux, avec un Q.I. dérisoire. Elle vient vous faire le ménage quand vous êtes justement à poil et ouvre la porte quand vous la suppliez de ne pas le faire.

Ils entament cette deuxième journée viennoise avec un programme impeccable : le matin, visite du musée des beaux-arts, l'après-midi visite de Schonbrunn sous la lumière naturelle du soleil.

La visite d'un musée ne se raconte pas. Le langage esthétique a ses pudeurs. Il faudrait la plume d'Elie Faure et nous voilà loin de compte. La romancière, très inhibée, se contente de quelques notes en style télégraphique sur son carnet pour ne pas oublier l'essentiel de son émotion en face de quatre Rembrandt. Trois autoportraits magnifiques et puis... le fameux "jeune homme qui lit". Tout en s'appuyant sur son sac elle essaye bien d'aligner quelques mots sur le mystère de l'éclairage là, sur ce jeune front, entre les mèches de cheveux. Lumière extérieure ? intérieure ? ... mais on la bouscule et elle n'aura plus jamais le loisir de revenir sur ce thème. Elle le garde donc dans sa mémoire intérieure, de façon purement visuelle. Il suffit de savoir qu'elle a cru voir oh ! enfin se matérialiser sur cette toile la méditation d'une intelligence. Ensuite elle se permet des critiques. Elle constate en effet la réfection presque "criarde" de certaines toiles du XIV^e. (Jeanne Artemoff consultée par la suite lui apprendra qu'il y a deux tendances dans la façon de restaurer les tableaux, dont l'une consiste à les rendre plus neufs qu'à l'origine !) Pour une nomenclature du musée de Wien, le guide vert est préférable à ces quelques émotions subjectives.

L'adjudante de son côté a des satisfactions pécuniaires. Après avoir payé son entrée, elle trouve ensuite 20 shillings par terre et se voit remboursée par le sort. Après une visite de deux heures épuisante et exaltante elle se retrouve avec la romancière devant la porte du musée. Assises sur les marches elles font alors la connaissance d'un parisien de dix-sept ans qui leur donne mille détails sur sa vie.

"Manger !" dit l'informaticienne. Ils trouvent un bistrot et les choses se passent plutôt mal. Ils grignotent de minuscules saucisses en buvant d'énormes bières tout en se chipotant avec une serveuse capricieuse. Et puis, en route pour Schonbrunn. Il fait beau. La perspective de traverser encore des dizaines et des dizaines de salles marquetées n'enchantent personne. Ils décident de consacrer l'après-midi à visiter les jardins du palais impérial. Un parc magnifique avec une belle montée en perspective, une fontaine fraîche et tout en haut ce belvédère d'où la vue sera superbe. Ils s'égaillent chacun de leur côté. Sournoisement le professeur de lettres se faufile dans un buisson avec un projet de sieste. Il fait là une rencontre surprenante et délicieuse : un jeune écureuil tout à fait sociable dont il parlera ensuite tout le reste de la soirée.

En redescendant ils ont l'estomac dans les talons. Ils sont fatigués. Ils ressentent une sorte de haine pour le jaune Marie-Thérèse dont est barbouillée la façade du palais. Les comparaisons abondent. Personne n'est d'accord sur le degré de maturation du pipi évoqué. Le professeur de math, jeune homme doux et sensible (ne nous répétons pas !) s'occupe à photographier au téléobjectif un deuxième écureuil également très sociable. Ensuite, pour remonter le moral général, il entraîne la troupe loin du palais critiqué. Ils traversent un kiosque charmant conçu pour abriter les promenades de Marie-Thérèse (treillis de bois peint en vert, habillé de plantes grimpantes). Ils arrivent vers les communs et visitent là le musée des calèches. Aussitôt ils sont séduits. Bien sûr ils s'irritent toujours à cause de ce fameux faste impérial, mais ils font de telles découvertes ! Ceci, par exemple : les chaises à porteurs sont aussi des chaises percées. Aussitôt la romancière ragaillardie entame une description : des porteurs suant, transportant à vive allure la grosse impératrice et patinant dans ses excréments ! L'adjudante-chef dont le premier métier fut la mode s'extasie sur les capitonnages de soie bleu nuit ou gris tourterelle de certaines voitures particulières. Bien entendu les carrosses dorés les laissent tous indifférents. Les corbillards impériaux ne les impressionnent pas davantage .

Avant de quitter ce lieu le professeur de lettres fait un cadeau à son épouse : il lui offre une effigie en carte postale de l'empereur François-Joseph en souvenir de Joseph Roth. Et tout à coup ils découvrent qu'ils crèvent de faim.

Ils étaient venus en tramway, ils rentrent en ville par le même moyen tout en ouvrant bien les yeux pour ne rien perdre de la couleur locale. Ils décident de s'offrir quelque chose de typiquement viennois : un thé et des pâtisseries Ils se précipitent dans un salon de thé. Mais l'ascète du groupe, à savoir le professeur de lettres, les abandonne et va s'égarer sur quelque banc d'église où il assiste à des répétitions de chorale qui le fascinent. On le retrouve. On le reperd. Le temps passe ainsi et l'heure du dîner approche. Pendant cette course désordonnée ils entendent ici et là des choses charmantes. Une statue de Mozart, par exemple, dans un jardin public. Au pied de cette statue un jardinier mélomane a tracé une

immense clef de sol par le truchement d'une plantation de bégonias. Tout cela se fait de façon hâtive, superficielle. Car il faut absolument regagner la pension Pani avant l'heure fatidique du repas. Le professeur de lettres est bien heureusement retrouvé à côté de la voiture. Mais bien entendu on se perd une fois encore dans Wien et le chemin de la pension Pani ne sera assuré qu'après avoir dépassé le fameux buisson de l'adjudante, contre le pont (voir plus haut). L'arrivée au restaurant de l'hôtel se fait avec cinq minutes de retard et il s'en faut de peu qu'ils ne soient servis ! Repus et hébétés de fatigue ils échouent dans des fauteuils de jardin et prennent un peu le frais dans la cour de la pension. Bêtement ils parlent de Dourgne...

13 JUILLET

Trop de difficultés matérielles, trop de fatigues, trop de chaleur surtout. Et ce congrès de psychiatres qui encombre la ville ! Les trois quinquagénaires sentent leurs forces décliner. Ils décident à la majorité de s'en aller .

Adieu Wien...

Ils s'en vont donc. Ils oublient les roses posées près des bols du petit déjeuner. Ils ont renoncé aux symboles, aux gestes romantiques. Une formidable angoisse est en train de sourdre : survivront-ils à ce voyage ? A 9 H 15 ils quittent la capitale de l'Europe.

La série des abbayes va commencer. A 10 H 50 ils sont à Melk... Ici, la narratrice est obligée de s'excuser. En raison de l'état de fatigue où elle s'est trouvée au moment de cette visite elle n'en garde aucun souvenir si ce n'est ce nom inscrit sur le carnet à spirales avec ce commentaire sibyllin : cour intérieure, fontaine, carpe de 3 kg... Elle a beau fouiller sa mémoire aucune image intérieure ne s'accroche à ces mots. C'est le vide pur

A 11 H 20 ils traversent le Danube. Un vrai Danube, cette fois-ci, couleur vert de gris, bordé d'arbres feuillus. C'est enfin le Danube dont ils ont rêvé. Le professeur de mathématiques les surprend en prononçant alors un bref poème de son invention : "Pigeon et tourterelle sont les deux mamelles du Danube bleu". Sa mère note aussitôt ce lambeau de lyrisme sans bien le comprendre

Ils longent le Danube pendant une cinquantaine de kilomètres. Est-ce l'effet de l'orage qui monte ? Le Danube est rose. Et puis l'informaticienne tapote sa montre et tous les regards se polarisent sur le bas-côté à la recherche de quelque lieu où se restaurer. Le Danube disparaît. Il réapparaît au gré de la route touristique. Soudain une auberge apparaît, aussi rose que le fleuve. Une belle terrasse avec des noyers, une enseigne. Le professeur de lettres traduit aussitôt : "Aux bons camarades". C'est tout à fait ce qu'il leur faut.

Le patron est d'allure sémillante. On dirait tout à fait un "gentil organisateur" malgré son physique de paysan. Il apporte le menu (ils ont décidé de manger dehors). Il fait pour chaque plat une traduction grâce à l'expression corporelle. C'est très apprécié. Ainsi, pour mimer les "oignons farcis", il fait semblant de pleurer, s'essuie ostensiblement les yeux. L'informaticienne, guidée par son solide appétit, est la première à comprendre. Les voici, tous les cinq en train de manger à l'ombre des noyers. Ils sont salués affectueusement par tous les clients bon camarades venus se restaurer (il semble bien que ce soit ici un relais routier).

Une fois rassasiés ils se succèdent bien entendu aux W-C. et s'intéressent à nouveau à ce sujet. Ils notent les sésames : "fiel" (libre), "besetzz" (occupé). chez les "Herren" tout est prévu. Il y a même un distributeur automatique de préservatifs.

Ils partent, quittant à regret d'aussi bons camarades. Les abbayes se succèdent ce qui provoque chez les dames un dégoût qui ira toujours en s'accroissant. A 13 H 45, sur un piton, voici Maria Taferl. Une toute petite église perchée très haut au-dessus du Danube. La vue est sublime. Mais l'orage est sur le point d'éclater, impossible de s'attarder. Bientôt une pluie violente, crépitante s'abat sur la 104. Elle se transforme en grêle, il faut stopper au bord de la route, attendre que ça passe. Un tel rafraîchissement ne devra jamais se reproduire pendant la suite du voyage, c'est pourquoi il est noté.

A 15 H 50 ils arrivent à Enns. Une petite ville pleine d'attrait. Ils découvrent là pour la première fois les façades peintes. Ils s'attardent sur la place du Beffroi. Une vaste place rectangulaire, le beffroi fiché en plein centre, et tout autour, comme un décor peint, des maisons roses, vert tendre, ocres, mauves... Les concubins grimpent en haut du beffroi. Ils flânent.

Il faut partir. Le professeur de lettres brandit la perspective d'une nouvelle abbaye. Et les voici à St Florian. Le zèle religieux des voyageurs est au plus bas. Tout est sujet à la critique, surtout le jaune Marie-Thérèse qui barbouille les murs ! On a soif. Il faut escalader une fontaine de pierre pour boire quelques gorgées. Dans une deuxième cour, encore une fontaine. Mais celle ci est tapissée de pièces de monnaie. La romancière jette une pièce de cinq centimes français et fait un vœu (trouver enfin un éditeur).

Ensuite elle se penche et suggère sournoisement à l'adjudante d'essayer de récupérer là quelques schillings. Mais le respect humain les empêche de mener à bien ce projet.

Ils entrent dans l'église. Elle est qualifiée aussitôt de "pas intime du tout !". Hauts piliers de marbre rose, boiseries foncées, ors. Tout est d'un baroque pesant. Dans l'entrée ils ont déjà eu le frisson en découvrant les confessionnaux : une série de double portes tarabiscotées marrons et noires. L'adjudant en les voyant pousse un cri : "exactement la chambre de ma grand-mère !"

Mais il faut penser à manger et à dormir. S'occuper de trouver un "zimmer-gasthaus" et ceci de préférence à la campagne. Dans une épicerie de village ils se renseignent. C'est un peu compliqué. L'employée de l'épicerie parle anglais mais c'est la patronne qui connaît les lieux.. Tout se passe donc laborieusement par personne interposée.

Ils filent en pleine campagne le doute au cœur. Après quelques émois, ils trouvent enfin un de ces petits chalets autrichiens propres qu'ils savent maintenant reconnaître. (Ce sera la halte la plus merveilleuse de leur voyage). Balcons de bois repeints de frais et fleuris de géraniums et à l'intérieur le confort moderne. Ici la patronne fait tout toute seule : le ménage, la cuisine, etc... Elle s'active, suivie pas à pas par une jeune Elisabeth de trois ans blonde aux yeux bleus, tout à fait jolie, sa petite fille. Le professeur de lettres et la romancière s'attendrissent. Ils exhibent les photos de Cécile, d'Adrien. Et s'instaure aussitôt une relation hyper-sentimentale en français d'un côté, en allemand de l'autre, où il est question de sucettes et de poupées. La fille de la patronne arrive enfin, elle vient chercher Elisabeth. C'est une jeune femme blonde et très belle. Miracle, elle parle français... elle est professeur à la ville voisine. Le professeur de lettres est très enthousiaste de rencontrer ainsi une collègue. Il offre son adresse, son appartement à Montpellier, etc.. pour les prochains voyages d'études. La romancière est plus réservée, il faut le reconnaître. Et puis Elisabeth et sa maman s'en vont.

La patronne qu'ils ont spontanément baptisée "Maria Hilfe" leur sert un repas délicieux. Très affectueuse, elle les regarde manger et quête leur approbation. Ils découvrent dans un coin une photo d'homme avec un crêpe de deuil et comprennent qu'elle vient de perdre son mari. L'émotion générale grandit encore. Après dîner, ils partent se promener dans la campagne, dans les bois. Ils cueillent des framboises. Le professeur de lettres et la romancière règlent entre eux un petit différend conjugal tandis que les amoureux et l'adjudante batifolent comme des enfants. La nuit tombe. Ils aperçoivent un village au bout d'un sentier avec une église pointue. Ils décident de s'en approcher. Soudain il se passe quelque chose d'extraordinaire. Des centaines de points lumineux se mettent à voler autour d'eux. Des LUCIOLES !...

L'adjudante exaltée fait aussitôt des bonds pour essayer d'en attraper.

14 JUILLET

Chacun ayant une chambre (l'adjudante ayant enfin pour le même prix accès à la solitude) ils savourent ce confort et dorment très bien. Le lendemain matin la romancière voit ceci de sa fenêtre : de sages vaches rousses en train de paître à deux pas de la maison. Très maria-hilfiennes, ces vaches ! très sentimentales ! n'interrompent-elles pas de temps à autre leur repas pour embrasser amoureusement le tronc des arbres ?

Hélas il faut quitter ce petit paradis. Il faut se séparer de Maria Hilfe. Eh bien, on se quittera à la française ! La romancière ne peut réprimer cet élan Elle embrasse carrément Maria Hilfe sur les deux joues. Aussitôt l'adjudante et l'informaticienne en font autant (les deux professeurs se contentent toutefois d'une respectueuse poignée de mains). Ils voient alors les yeux de Maria Hilfe se remplir de larmes. Bouleversée, elle esquisse un geste, celui de cueillir quelques roses à son rosier, mais elle n'ose pas l'achever. L'émotion se concentre dans les regards. Les voyageurs s'en vont le cœur un peu chaviré laissant cette femme seule et perturbée devant sa jolie maison proprette. Ils se promettent de lui envoyer une carte postale (bien entendu ils ne le feront pas).

En route pour Salzburg ! Il fait très beau. Une petite halte à Gmunden leur permet de voir encore une place avec des maisons de toutes les couleurs. Pour mémoire sera cité un audacieux pipi de l'adjudante en plein centre de cette ville dans un jardin désaffecté. Le comble de l'ironie étant que traîne là, contre la muraille, une vieille lunette de water-closet, mais on lui préfère agrestement le pied de l'arbre. Une deuxième halte sera faite au lac Attersee, aussi coloré et touristique que le lac d'Annecy. La route longera ce lac pendant près de 22 kilomètres.

Ils arrivent à Salzburg. L'informaticienne ayant tapoté sa montre ils mangent avant de pénétrer dans la ville, à la sortie de l'autoroute. On retiendra de ce repas excellent et bon marché les petits pains au cumin et le fromage blanc (gedeck) servis en akouski avec la bière et le vin blanc. Bien lestés ils entrent dans la patrie de Mozart. La chaleur est intense. La foule des touristes horriblement compacte. Seuls la romancière et son fils ont le courage de visiter la maison de Mozart. Ils ne le regrettent pas. Ils grimpent

les trois étages. Ils s'attendrissent bien entendu sur le piano et sur le violon. Mais ce qui les fascine le plus c'est une exposition de maquettes (mise en scène de tous les opéras de Mozart aux différentes périodes de représentations). Voilà qui fait vibrer la romancière ! (elle sort son fameux carnet). C'est merveilleux de voir ainsi comment une œuvre dure à travers le temps, se façonne par sa présentation aux rêves d'une époque mais en même temps reste unique comme un bijou...

Le groupe se reforme. Ils voient une place avec une énorme fontaine faite de chevaux sculptés dans la pierre. Ce sera leur point de ralliement. Ils se promènent ici et là, un peu tristes tout de même de ne pas entendre une seule note dans cette cité de la musique. Salzburg est une ville superbe surplombée d'une forteresse épiscopale qui se dresse bien plantée sur un solide piton. Bien sûr il faut grimper là-haut. Les concubins prennent le funiculaire qui épouvante l'adjudante et la romancière. Ces deux là monteront à pied, quitte à crever d'apoplexie, accompagnées du professeur de lettres toujours sportif.

La forteresse les surprend par ses proportions imposantes, ses nombreuses placettes, ses boyaux creusés dans le roc. Une vue superbe sur la ville est là en récompense de l'ascension. Seule ombre au tableau, le tarif exorbitant des W-C.... 3 shillings ! La romancière, malgré sa ladrerie proverbiale, renonce à faire son pipi sur la placette aux yeux de tous et emprunte un peu d'argent à la concubine de son fils. La redescente se fait de façon plus aisée au cœur d'une foule jargonneuse et dense. De retour à la base, juste devant l'accès au funiculaire, il y a une belle fille blonde qui s'énerve. Elle crie dans la direction de deux garçons qui s'éloignent : "vous êtes deux couillons, voilà !" La romancière est aux anges. Elle ne résiste pas au plaisir de jeter au passage à cette jolie fille, de sa voix la plus courtoise, qu'elle est heureuse d'entendre enfin quelques mots de français.

Après une bière dans un bistrot cher et chic (l'adjudante repère là un ancien nazi et ne veut pas en démordre) ils quittent Salzburg avec le sentiment de n'en avoir presque rien vu.

Ils ont pour projet de trouver une fois encore un zimmer-gasthaus en pleine campagne. Maria Hilfe et ses lucioles flottent encore dans les esprits. Hélas ce qui les attend cette nuit-là est tout à fait différent. Après avoir traversé à toute allure une vingtaine de kilomètres en Allemagne (sans un arrêt en raison du tarif du mark), dès qu'ils se retrouvent en Autriche ils écarquillent les yeux à la recherche d'un nouveau paradis nocturne. Un petit hameau tout à fait charmant s'élève au-dessus de la route, il est élu à l'unanimité. Plusieurs zimmers y sont plantés. Quelques tractations en mauvais allemand, quelques erreurs de calcul mental les entraînent progressivement vers la dernière auberge un peu moins propre, un peu plus minable. Le professeur de lettres entame de subtiles négociations en italien avec le patron, un petit vieux fantasque et servile qui prétend connaître à fond cette langue. Deux chambres sont alors retenues dans une "annexe" de l'autre côté de la rue. Ces chambres ne sont pas très propres, il y a des araignées dans la douche et les cabinets sont sur le palier. Mais elles sont décorées de façon artisanale et charmante. Le patron, qu'ils ont baptisé "l'italien" ne décolle pas le professeur de lettres et l'entretient dans une sorte de sabir où l'allemand et l'italien se confondent. Imprudemment le professeur de lettres lui confie que sa belle-fille est italienne et que c'est pour cette raison qu'il le parle aussi bien. Cette information ne tombe pas dans l'oreille d'un sourd. Ce vieillard excité et vaguement lubrique profite d'un rapprochement occasionnel avec l'informatricienne et tente de poser une main concupiscente sur ses agréables rondeurs. Il s'en repent aussitôt ! Cette jeune personne ne s'attendrit pas en effet sur la misère sexuelle des aubergistes, et de plus elle a faim ! Il est donc rabroué avec vigueur ce qui lui permettra peut-être de réviser ses préjugés sur les femmes méditerranéennes. Les voyageurs s'installent enfin sur la terrasse pour prendre leur repas. Un menu prometteur circule de mains en mains. Une escalope aux champignons fait rêver l'informatricienne. Ils commandent avec un soin infini. Mais l'italien leur apporte ensuite des plateaux-repas tous identiques où les petits pois en conserve et la viande tiède sont là comme le signe du fossé qui sépare la littérature de la vraie vie.

La romancière a soudain froid. Elle veut aller chercher un pull dans sa chambre. Hélas, la porte de "l'annexe" est fermée à double tour. Impossible d'entrer. Elle va aussitôt se plaindre (par gestes) au patron. Elle ne comprend rien à ses grimaces. Il se tortille en tous sens, fouille ses poches, etc... Pour finir il lui fait signe de le suivre d'un air mystérieux. Ils contournent la fameuse "annexe", arrivent à une infecte porte dont l'italien déverrouille le cadenas. Elle s'engouffre derrière le bonhomme dans une étable puante et finit par atteindre ainsi l'escalier et sa chambre. Lorsqu'elle revient près des autres ils cherchent ensemble une explication. Le prof de math suppose que les touristes hollandais qui partagent ce chalet avec eux sont partis pour la soirée en emportant la clef de la porte principale. Ils vont se promener. La campagne est jolie, dominée par une belle forêt autrichienne. Mais l'adjudante et la romancière ont sommeil. Elles décident de rentrer avant les autres. Elles passent donc dans l'étable puante. En allumant la lumière elles réveillent ainsi une grande quantité de cochons qui se mettent à grogner contre les parois d'une soue. Ce n'est pas une écurie, c'est une porcherie ! Les deux femmes se mettent au lit d'assez mauvaise humeur. L'eau chaude de la douche est en panne...

15 JUILLET

A son réveil, la romancière voit ceci : dans le lit du fond de la chambre une adjudante-chef irascible et déjà habillée. Cette adjudante-là semble en proie de quelque tourment issu de cauchemars nocturnes. Elle s'assied brutalement à la tête du lit. Le montant du lit se casse illico. Furieuse et toujours muette l'adjudante se redresse et va s'asseoir au pied de ce même lit. Un deuxième craquement se fait entendre et le lit prend une allure bizarre. Alors l'adjudante ramasse son sac et sort dignement de la chambre.

Ils prennent leur petit déjeuner. Ils découvrent par hasard l'alpha et l'oméga du comportement psychologique du patron de l'auberge : un énorme dragon femelle et moustachu trône silencieusement dans les cuisines ! Le vol d'un deuxième pot à lait stigmatisera le mécontentement des voyageurs.

Le programme du jour est Innsbruck. Le professeur de lettres s'étend longuement sur l'étymologie de ce nom : un pont sur l'Inn... Saturés de linguistique la réclament tous de manger près d'un Pont qui enjamberait l'Inn...

Innsbruck est la plus colorée, la plus belle de toutes les villes autrichiennes qu'ils connaissent maintenant. La plus gaie, peut-être. Une pizzeria semble plantée pour eux au bord de la rivière. Mais ils doivent manger à l'intérieur faute de place sur la terrasse. Dommage ! Ceux qui n'y ont pas encore goûté commandent le fameux "Cordon Bleu" (veau pané farci au jambon et à la crème). Les autres préfèrent déguster ces pizzas que l'on voit faire dans la salle du restaurant (un petit cuistot binoclard les amuse beaucoup en battant artistiquement sa pâte à pizza).

Ensuite c'est la visite de la ville. Un foisonnement de coloris. Chaque maison est décorée... Bien sûr il y a la fameuse maison dorée et son auvent recouvert de feuilles d'or, mais il n'y a pas que cela... Chaque façade ancienne est repeinte, minutieusement restaurée, chaque maison neuve a un crépi de couleur. L'ensemble est superbe. Hélas, la foule des touristes gêne la contemplation de ces façades mauves, bleu pâle ou encore d'un rose délicat.

Innsbruck est là dans un creux au centre de belles montagnes hardies et grises qui l'encadrent avec netteté. Dans la belle lumière vive de juillet la ville ressemble à un bouquet, avec ces maisons multicolores au travers desquelles serpente l'Inn, une rivière verte, métallique... Ils visitent l'église saint Jacob dont l'intérieur est de marbre rose. L'autel baroque contient une admirable vierge de Cranach (ils en admirent le détail grâce à l'objectif grossissant de l'appareil photo). Ils quittent ce saint lieu et se séparent. Certains choisissent de visiter encore d'autres églises mais la narratrice, vite saturée par les ambiances cléricales, entraîne l'adjudante vers le musée des Arts Populaires. Elles voient là des meubles, des vêtements, des outils, des ustensiles de ménage. Elles visitent des intérieurs anciens entièrement reconstitués : portes basses, poêles de porcelaine trapus, mobilier sombre de bois massif. Elles ont tout à coup l'impression de mieux comprendre ce pays où elles se promènent depuis bientôt une semaine.

Hélas, il faut quitter Innsbruck.

La halte de la nuit se fait au zimmer-gasthaus de Karess. Une halte sans pittoresque mais avec beaucoup de confort.

16 JUILLET

A Karess, le professeur de lettres, toujours épris de linguistique, fait une tentative d'éducation auprès de la serveuse (jeune et jolie). Il essaye de lui expliquer l'analogie phonétique entre Karess et caresse tout en demeurant correct (il effleure son avant-bras nu et charmant sous l'œil vigilant de son épouse). Ici on est en plein Tyrol. Un univers de carte postale. Des paysages nets comme ceux que l'on voit sur les calendriers des P.T.T.

Ils s'arrêtent dans un supermarché de village pour faire des provisions en vue d'un pique-nique. Ils trouvent là des pains ronds, absolument délicieux, (assez semblables aux robs tabouns tunisiens). Ici, tout le monde circule à vélo. Ces vélos ont un porte-bagages armés d'un ressort ingénieux qui permet de bloquer de façon très stable le panier à provisions. Mais impossible d'acheter un porte-bagages sans acheter le vélo avec.

Ils pique-niquent dans l'Arltberg. Ils sont là au milieu de charmants alpages avec sentiers et ruisseaux. L'adjudant-chef n'est pas au mieux de sa forme. Elle se repose en compagnie de la narratrice tandis que les trois autres tentent mollement une ascension. La chaleur les décourage assez vite et l'après-midi se termine par une sieste générale. Ils quittent cet endroit tout à fait délicieux pour aller boire un café infect et onéreux dans un bistrot chic sur le bord de la route. Ils quittent l'Arltberg pour le Vor Arlberg.

Il s'agit de dormir à Bregens. Ils roulent donc et y arrivent par une chaleur épouvantable et dans un état de très grande fatigue. Ils s'installent au jugé dans la première pension de famille qu'ils rencontrent avec une seule obsession : prendre une douche.

Cette pension, c'est la pension Fröhlich. Elle restera dans leur mémoire. Jamais encore ils n'ont vu une telle quantité de bibelots entre des murs. Afin que ce récit soit cru, quelques nomenclatures ont été notées sur le carnet à spirales.

Exemple : dans la chambre du professeur de lettres et de la romancière on trouve un mobilier succinct (un lit, deux chevets, une table, trois chaises) mais... sur les murs on dénombre : 1 miroir ancien, 2 reproductions, 3 tableautins (femmes au travail, XVII⁰ s.), une assiette en céramique (hideuse), une couronne d'épines miniature faites en clous de girofles, une bande de macramé marron ornée de clochettes en terre cuite verte. Sur les meubles sont disposés encore quelques "objets". La table est encombrée d'une sorte de balance en bois noir avec deux plateaux, d'un panier, mais aussi d'un "sujet forestier" : bois sec orné de pignes et de chardons.

Quelques pots vernissés s'égaillent un peu partout. Dans la salle d'eau, tout est orange et ceci de façon maniaque ! Les rouleaux de P.Q. en réserve sur la chasse d'eau sont habillés d'une sorte de bonnet de laine orange artistiquement crocheté. Une eau forte "lavable" (ici tout est méticuleusement propre) est fixée au mur, à bonne hauteur, face à la lunette. Même quand vous êtes, sauf votre respect, en train de ch.. vous avez les yeux sur une œuvre d'art !

Mais ce couple épris de beauté plastique reste ahuri, hébété, en face du grand tableau accroché au-dessus du lit. Gravement, la romancière sort son carnet à spirale. Ce sera plus facile de prendre quelques notes que lorsqu'il s'agit de Rembrandt. La peinture mesure environ 2m x 1m et si l'on considère que la chambre ne fait pas plus de 3m x 3m, c'est déjà très impressionnant. L'artiste a utilisé une toile à serpillière ; au centre de cette surface maronnasse s'élance une basilique à double clochetons de tuiles roses. Une forêt mousseuse, traitée de façon pointilliste, sert de support à l'abbaye (mais elle donne une bizarre impression d'être en quelque sorte gonflable). A droite deux sapins stylisés sont là pour équilibrer ce qui sur le côté gauche semble être une masse de feuillage plutôt confus. Le peintre, épuisé peut-être par ces efforts figuratifs s'est contenté ensuite de barbouiller de bleu ordinaire ce qui reste comme place sur la gauche, espérant ainsi suggérer quelque lointain brumeux. Par contre quand il a œuvré sur la droite il avait encore quelques forces... ou bien situait-il là son soleil ? Dans de grands effets jaunes cinq maisons sont traitées ici avec beaucoup d'application. Un ciel majestueux plane sur l'ensemble. Il est résolument vert. De petits nuages roses le parsèment poétiquement, semblables à des boules de coton à démaquiller. Les deux époux se couchent en se réjouissant que ce gros œuvre soit placé à la tête du lit. Une fois sous la couette il n'y a plus aucun risque de contemplation, même par hasard.

Dénombrer les objets entassés dans la chambre des concubins, dans celle de l'adjudante, tous ceux qui parsèment chaque marche de l'escalier et encombrant les couloirs, est humainement impossible, le carnet à spirale est beaucoup trop petit. Ils décident d'un commun accord qu'il s'agit là de quelque héritage encombrant que l'on n'a su où entreposer et ils partent se promener. Ils font une halte au bord du lac. Les concubins prennent un bain. Les quinquagénaires se contentent de se prélasser en observant les gens et quelques scènes de plages. Ensuite ils vont manger. Le compte des schillings restants ne permet aucune folie. Ils trouvent une pizzeria et se font servir un spaghetti (ils sympathisent avec le garçon qui est natif de Casablanca).

Maintenant ils sont tout à fait en forme. Ils se promènent dans les rues de Bergenz. En plein centre de la ville ils font une découverte qui les ravit. Un jeu d'échecs géant sur un trottoir. L'échiquier (3 m x 3m) est peint sur le macadam (le regard d'un égout ne gêne pas du tout la disposition des cases, les joueurs s'accommodent tout à fait de ce rond de fonte qui donne une petite note municipale et hygiénique à ce loisir austère). Les pièces assez belles mesurent environ 60 cm de hauteur, le roi et la reine 90 cm. Deux autochtones sont là face à face, debout, dans un très grand état de concentration intellectuelle. Quelques spectateurs silencieux sont assis sur des bancs (des hommes, une vieille femme). Le professeur de mathématiques, fêru d'échecs, s'attarde et suit jusqu'au bout la partie.

Mais la nuit tombe. Ils vont alors vers le remblai afin de contempler le coucher du soleil sur le lac de Constanz. Ce sera pour eux l'apothéose esthétique de ce voyage. La narratrice n'ose pas en faire ici une description écrite. Chacun sait que le risque est grand de mettre en image un coucher de soleil. La peur de se retrouver avec un chromo au bout des doigts l'oblige à se taire.

17 JUILLET

A la pension Fröhlich le petit déjeuner est la carte ou à peu près, mais les convives sont obnubilés une fois encore par les bibelots. La table est dressée dans un genre de salon-cuisine très fonctionnel. Au-dessus de l'évier il y a une étagère et sur cette étagère qui mesure 1m x 15 cm ils dénombrent quarante 'babioles' (cochon en céramique, âne en peluche, etc..).

Ils quittent Bergenz. L'hôtesse sémillante et follement élégante à cette heure matinale, (elle est couverte de bijoux de pacotille) les inonde de son lyrisme et de son parfum. Son psychisme restera toujours pour eux un mystère.

La 104 franchit la frontière allemande. Elle les amène à Lindau. Là ils peuvent voir un sport local, le jeu de palet. Tous les hommes sont rassemblés dans un terrain aménagé, grillage, sol cimenté. Leur adresse est extrême et l'ambiance mâle et villageoise est plutôt pittoresque.

Ensuite c'est le pèlerinage du professeur de lettres à Langenargen. C'est ici qu'il a accompli ses obligations militaires il y a plus de trente cinq ans. Hélas, il ne reconnaît rien si ce n'est le site, au bord du lac. Mais il est visiblement ému tout de même, particulièrement silencieux.

Une promenade sur le lac de Constanz est prévue depuis longtemps. Ils ont rêvé à l'avance de le traverser en entier et de déjeuner sur le bateau. Mais ils sont fatigués et le détour que cela occasionne les décourage. Aussi décident-ils de monter avec la voiture sur un ferry et d'aller ainsi de Meersburgh à Constanz, trajet qui ne durera pas plus d'une demi-heure. Mais enfin ils auront été sur Le lac !

Ils arrivent à Konstanz à 11 H 35 et traversent le Rhin qui est bleu et magnifique. L'informaticienne tapote sa montre et ils se précipitent dans le premier restaurant qui leur semble acceptable. Une vaste terrasse au bord du Lac, des tables ombragées de parasols. Il fait très chaud. La serveuse baragouine deux ou trois mots de français. Elle tente de traduire le menu. C'est ainsi qu'elle leur propose ingénument des escalopes de "petite vache" et ils mettent un moment à comprendre qu'il s'agit d'escalopes de veau.

Ensuite ils font une aimable sieste sous les arbres au bord de l'eau. C'est dimanche. Les gens sont là bien tranquilles, assis sur des bancs. L'endroit est paisible malgré la foule. Les plus courageux vont faire un petit tour pour voir l'endroit où le Rhin fusionne avec le lac. Ils admirent au passage les canards du lac Bodensee.

A 16 H 40 ils remontent en voiture et prennent la direction de la frontière française. A 17 H 20 ils franchissent une dernière fois le Danube, à Donaueshingen.. Ici ce n'est guère qu'un petit "pissou boueux" (dixit l'adjudante).

Ils ont soif et sont épuisés par la chaleur qui est de plus en plus sévère. A Donaueshingen ils cherchent éperdument un bistrot. L'énervement est à son comble et les deux professeurs pour la première fois du voyage se témoignent une violente agressivité. Un autochtone au volant d'une superbe automobile s'attendrit sur ces français arrêtés sur le bas-côté le nez dans une carte routière et l'air tellement perturbés. Il propose ses services. La romancière, contaminée par l'hystérie générale, déclare que c'est un homosexuel qui drague son fils ce qui permet à l'ambiance d'atteindre un paroxysme inégalé jusqu'ici. Le professeur de mathématiques qui tient le volant de la 104 fait la sourde oreille et suit son admirateur après lui avoir fait comprendre par geste qu'il a soif. Ils arrivent enfin près d'un café. Une belle serveuse brune aux yeux bleus, mais les mollets déplorablement poilus, leur sert d'énormes bouteilles de bière fortement alcoolisée. Ils assèchent goulûment ce breuvage. Les relations restent tendues. Il est grand temps d'en finir avec l'entassement des corps dans la minuscule Peugeot.

La traversée de la forêt noire ne provoque qu'un maigre commentaire à savoir que cette forêt n'est pas noire. Ils traversent Fribourg.

A 20 H ils abordent la France. Ils échangent quelques mots dans la langue de leurs pères avec les douaniers. Une douanière (ça existe) mafflue et moustachue leur souhaite la bienvenue et les prévient. En France, depuis une semaine, la canicule est épouvantable.